

connaissance, elle est très intéressante, et nous semble pratique dans plusieurs de ses points, la seule chose qui pourrait avoir des inconvénients, c'est d'alarmer les susceptibilités du Nord, si c'était fait par trop ostensiblement en vue de favoriser les mécontents du Nord. J'espère que Votre Majesté me dira ce qu'elle en pense. M. Maury est à Mexico dans ce moment et il serait très à même de donner ces idées en détail, si Votre Majesté voulait le voir.

Il n'y a rien de nouveau ici qui puisse vous intéresser, la politique chôme dans cette saison, et nous en avons bien besoin après les discussions et les fatigues de l'hiver.

Je suis à Fontainebleau, où je pense rester jusqu'au moment d'aller à Biarritz.

La Reine d'Espagne pense prendre des bains de mer à Zaranz, la proximité de ces deux points amènera sans doute une visite entre nous, dans tous les cas elle n'aura rien de politique, ce sera tout simplement une visite de courtoisie de la part de l'Empereur, car la Reine l'avait invité à venir à Madrid lors de son voyage en Algérie. N'ayant pas pu prolonger son voyage, il fut obligé d'y renoncer, l'occasion amènera cette fois une entrevue. Je remercie Votre Majesté ainsi que l'Empereur de leur amabilité pour le Maréchal à l'occasion de son mariage, il en est très touché et très reconnaissant.

Je prie Votre Majesté de ne pas m'oublier près de l'Empereur et de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 23 août 1865.

Mexico, le 23 août 1865.

Madame et bien-aimée sœur,

Je fais à Votre Majesté le renvoi des deux lettres du Maréchal, qu'elle a bien voulu me communiquer en la remerciant mille fois de la sienne. L'affaire des rubans rouges est arrangée, l'Empereur accédant au désir exprimé par Votre Majesté a décidé que l'armée française recevrait une autre nuance que l'on est en train de faire teindre et qui je crois satisfera tout le monde. Je suis bien touchée que Votre Majesté m'ait répondu avec la même franchise que celle avec laquelle je lui avais écrit, c'est la véritable pierre de touche de l'amitié. Nous venons de célébrer le 15 août à Chapultepec, en famille

avec l'armée française, ainsi que Votre Majesté le verra par l'article ci-joint et je la prie de faire agréer à l'Empereur l'expression des vœux bien sincères que nous avons formés en ce jour en buvant à sa santé.

L'Empereur Maximilien est parti ce matin pour Pachuca et Real del Monte. Ce ne sera qu'un petit voyage de quelques jours. Hier, avant son départ, le maréchal et la maréchale ont dîné avec nous. Cette dernière est une petite miniature de beauté espagnole, elle a infiniment d'aplomb et de grâce dans les manières. Le maréchal est très heureux : je prie Votre Majesté de croire qu'il n'a jamais manqué en quoi que ce soit envers nous, ni dans la forme, ni dans le fond. Si Votre Majesté m'a entendu parler du général Douay, c'est que je le crois très actif, un peu plus actif peut-être, mais ce n'était pas dans l'intention de rabattre du maréchal qui tant qu'il posséderait la confiance de l'Empereur Napoléon, posséderait également la nôtre, ainsi que toute notre affection et tous nos égards qui ne lui ont du reste jamais fait défaut ainsi qu'il s'est toujours plu à le reconnaître.

Nous n'avons jamais eu non plus aucune difficulté à le traiter en ami, car nous l'aimons comme tel et continuerons à l'aimer même si nous ne vivions pas ensemble. Il n'y a pas d'attention petite ni grande à laquelle nous ne songions constamment pour lui faire plaisir et je ne veux pas parler des présents de noce, parce qu'il est indélicat de dire ce que l'on fait soi-même, mais Votre Majesté saura que tant le don de l'Empereur à la maréchale que le mien, n'ont pas été au-dessous de la reconnaissance du Mexique envers le chef des troupes françaises.

Si je suis entrée dans tous ces détails écrits au courant de la plume, c'est pour ne laisser à Votre Majesté aucun des doutes qu'elle m'avait exprimés dans sa lettre sur notre manière de voir touchant le maréchal, je dis notre parce que mes sentiments sont toujours à l'unisson de ceux de l'Empereur.

J'adresse à Votre Majesté la revue de la quinzaine, laquelle si Votre Majesté veut connaître un petit dessous de carte a été traduite par moi. Votre Majesté y verra les faits les plus importants qui viennent d'avoir lieu.

L'Empereur m'a chargée en son absence de distribuer les affaires de ses deux cabinets et comme je viens de recevoir trois énormes paquets, Votre Majesté me permettra de prendre congé d'elle, en me disant comme toujours

sa bien dévouée sœur et amie

Charlotte.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original,
29 août 1865.

Monsieur mon frère,

Je vous envoie M. Langlais, conseiller d'État, homme de la plus grande probité et de la valeur la plus réelle. C'est une perle dont j'espère Votre Majesté saura orner son diadème. Mais il faut absolument qu'on prenne au Mexique des résolutions définitives. Les finances doivent appeler les préoccupations de Votre Majesté; il faut que l'armée mexicaine n'excède pas, avec les contingents étrangers, 25 000 hommes et que ces 25 000 hommes ne coûtent que 25 millions de francs. Il faut que cette armée mexicaine ne soit augmentée qu'à mesure de la diminution de l'armée française. Il faut faire ressource des biens du clergé, mettre de la probité dans l'administration, n'admettre dans vos conseils que des hommes dévoués à l'intervention française.

Enfin, je prie Votre Majesté de résoudre le plus tôt possible tout ce qui tient aux intérêts français, puisque la raison première de la guerre a été la revendication des droits de nos nationaux.

J'espère que l'Amérique n'inquiétera pas le nouvel empire de Mexico; dans tous les cas je maintiendrai avec fermeté les droits de l'intervention, mais quoi qu'il en soit ainsi il faut d'un autre côté que le gouvernement de Votre Majesté ne nous suscite pas d'embaras lorsque pour son soutien la France fait tant de sacrifices.

Je prie Votre Majesté de prendre en bonne part ces observations et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté
le bon frère

Napoléon.

Fontainebleau, le 29 août 1865.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original,
14 septembre 1865.

Monsieur mon frère,

Je profite du départ du commandant de Jumel, pour émettre à Votre Majesté une idée qui à mon avis est féconde en bons résultats. Je laisse à mon ministre des affaires étrangères le soin de faire part au gouvernement de Votre Majesté de nos réclamations, je ne veux aujourd'hui que lui exprimer l'avantage qu'il y aurait pour tout le monde à ce que Votre Majesté organisât avec des troupes autrichiennes une véritable armée. Cela fait je pourrais retirer la plus

grande partie de nos troupes, ce qui ôterait aux Américains le prétexte à leurs réclamations. Cela rendrait la guerre du Mexique moins impopulaire en France, enfin cela donnerait à votre gouvernement une apparence de stabilité qui contribuerait à affermir la confiance dans l'avenir. Je prie Votre Majesté de faire de cette question sa principale préoccupation, car je vois dans cette combinaison la meilleure chance pour la consolidation de son trône.

Je renouvelle à Votre Majesté l'assurance de mes sentiments de haute estime et d'amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon.

M. le commandant de Jumel a été pendant longtemps un de mes officiers d'ordonnance.

Biarritz, le 14 septembre 1865.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 28 septembre 1865.

Madame et très chère sœur,

Par M. Hidalgo Votre Majesté aura appris notre voyage en Suisse et l'accident qui m'a retenu à Neuchâtel, c'est en rentrant à Paris que j'ai trouvé la lettre de Votre Majesté.

Quand vous recevrez ma lettre, M. Langlais aura déjà eu l'honneur de vous être présenté, c'est un homme très distingué et qui pourra être à même de gérer les finances, comme Vos Majestés nous l'ont plusieurs fois demandé, j'espère qu'après avoir causé avec lui, vous serez satisfaits de son savoir et de sa finesse, qualité qui n'est peut-être pas inutile au milieu de grandes difficultés, M. Langlais a vu le Roi des Belges qui lui a promis une lettre pour Vos Majestés; je suis aussi chargée par l'Empereur de dire à l'Empereur Maximilien s'il peut ratifier la concession de la Banque de M. Pihard, directeur du Comptoir d'Escompte à défaut de M. Hottinguer, et autres, qui ont profité de la clause résolutoire pour renoncer à l'entreprise, l'institution que dirige M. Pihard, appuyée sur une réunion de capitalistes, est fort en état de bien faire la banque et d'effacer les conséquences qu'on pourrait vouloir tirer de la retraite des premiers concessionnaires; mes statuts sont les mêmes et les conditions nouvelles sont semblables aux anciennes. Ces détails sur l'affaire parviendront probablement à l'Empereur par le même courrier, ses agents ici de finances doivent les lui envoyer.

Les nouvelles des États-Unis sont assez bonnes; ils ont écrit, il y a quelque temps, une note presque impolie, basant les griefs

imaginaires sur les lettres interceptées du D^r Gwin, mais M. Droiy de l'huis (*sic*) a répondu, dans des termes fermes et convenables, que la diplomatie n'avait jamais pris pour base de réclamation des faits en l'air ; nous venons de recevoir la réponse, qui est on ne peut mieux, mais il est bien nécessaire de ne pas donner lieu à des complications de ce côté-là.

Je n'ai rien de plus à dire à Votre Majesté, je la prie de me rappeler au souvenir à l'Empereur et de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

Le 28 septembre 1865.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Brouillon
signé de l'Empereur, 29 octobre 1865.

Monsieur mon frère,

C'est avec un vif plaisir et un sentiment de véritable reconnaissance que je viens de recevoir par l'entremise de M. Langlais l'aimable lettre de Votre Majesté du 29 août.

Les bons conseils de sincère ami que Votre Majesté me donne avec cette lucidité remarquable qui la caractérise, sont toujours pour moi du plus grand prix ; ils émanent du plus grand souverain de notre siècle qui est certes le meilleur juge dans des questions aussi difficiles que celles qui nous préoccupent au Mexique.

Du moment que Votre Majesté a confiance en M. Langlais, ce digne homme d'État peut être sûr de la mienne. Son concours est pour moi plus que nécessaire, puisque la plus grande difficulté de ma position est le manque presque complet d'instruments utiles.

M. Langlais, comme Ministre des finances, aura l'occasion de faire connaître à Votre Majesté la situation actuelle ; elle est difficile, mais pas désespérée. Ce n'est que la guerre qui dévore les ressources, les autres branches de l'administration coûtent moins que dans tout autre pays. Dans les dépenses de la guerre, ce sont ces malheureuses troupes auxiliaires, que le maréchal croit absolument nécessaires, qui coûtent des sommes exorbitantes et qui servent d'après mon jugement, au fond, à très peu de choses. Dans les autres parties de l'administration il règne presque de la parcimonie. Le changement qui s'est effectué dans mon ministère, vous montrera qu'on cherche l'harmonie la plus complète et des hommes probes et utiles.

M. Dano aura écrit à son ministre que l'affaire des réclamations est définitivement arrangée sur des bases que la reconnaissance du Mexique envers la France nous a dictées.

M. Dano et le maréchal auront également informé le gouvernement de Votre Majesté de la grande circonspection qu'on met ici dans toutes les questions délicates relatives à nos voisins.

Les nouvelles que nous avons de Washington sont du reste rassurantes et l'amitié sincère de Votre Majesté me donne cette ferme confiance dans l'avenir que seule rend possible ma tâche si difficile.

Dans les derniers jours tous nos travaux d'organisation politique, administrative et judiciaire basés sur le statut du 10 avril ont été terminés et paraîtront ces jours-ci en plusieurs volumes. J'espère pouvoir envoyer ce travail à Votre Majesté avec le prochain courrier français. J'ai renoncé à mon voyage au (dans le) Yucatan, où l'Impératrice ira seule, pour pouvoir me mettre assidûment au travail avec M. Langlais qui a déjà gagné toutes nos sympathies.

Le Maréchal vous aura envoyé la loi draconienne que j'ai dû donner contre les guerilleros ; le résultat de cette loi sera favorable. On aurait déjà pu en finir depuis longtemps avec ce fléau du pays si les troupes n'avaient manqué.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au bon souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquelles je suis de Votre Majesté

le bon frère

Maximilien.

Chapultepec, le 29 octobre 1865.

P. S. Dernière heure.

J'apprends à l'instant que M. Langlais ne croit pas pouvoir accepter le portefeuille des finances avant d'en avoir référé directement à Votre Majesté. Les motifs qu'il m'allègue pour décliner pour le moment la direction officielle que je lui avais donnée, me semblent d'une nature si délicate, que je crois devoir prier Votre Majesté de bien vouloir être l'arbitre dans l'enquête scrupuleuse des dépenses faites depuis que je me trouve à la tête du gouvernement. Les rapports que M. Langlais adressera successivement à Votre Majesté démontreront la justesse de ma demande.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 30 novembre 1865.

Madame et très chère sœur,

Notre séjour à Compiègne cause toujours un retard dans la correspondance et pourtant le départ du courrier m'oblige à ne pas attendre, je dis ceci à Votre Majesté pour si ma lettre se trouve ne pas répondre à celle que Votre Majesté a peut-être écrite ; il n'est

pas arrivé de même à l'Empereur qui s'est fait envoyer par exprès la correspondance officielle. Nous avons donc les nouvelles du Mexique par ce packet et j'espère que Votre Majesté ne trouve pas mauvais que je lui parle avec toute la franchise possible, sa bonté pour moi m'encourage à le faire ainsi que ma conscience.

Votre Majesté sait mieux que personne tout ce qui s'est passé lors du retour de M. Corta et l'envoi de M. Bonnefond enfin comme à la suite de plusieurs lettres pressantes et catégoriques de Votre Majesté, l'envoi de M. Langlais fut décidé et son départ effectué, il était déjà en route lorsque nous avons appris que l'Empereur désirait ne pas avoir un Français aux finances, et voulait se réserver à lui-même la direction unique de ce ministère en dehors des démarches faites ici pour décider M. Langlais à partir et la position fautive qu'il devait trouver en arrivant, il n'y a rien à dire sur cette résolution. Mais ici je ne saurais trop appeler l'attention de Votre Majesté parce qu'elle intéresse tout le monde, c'est sur la rapidité effrayante avec laquelle le montant de l'emprunt disparaît, les traites se succèdent sans se préoccuper même de la rentrée des fonds; au point que la commission se trouve dans l'embarras et dans l'alternative ou de laisser protester les traites ou rester à découvert en y faisant face avec la perspective d'une rentrée de fonds non encore reconnue. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Majesté combien cette manière d'agir fait du tort au crédit du gouvernement mexicain et combien nous en souffrons pour notre part, car vous savez tout l'intérêt que nous avons pour tout ce qui se passe là. Les finances sont la plus grande garantie pour un pays, sa prospérité est en rapport avec la sécurité qu'elles donnent; aussi c'est sur cette question que j'ai toujours appelé l'attention de Votre Majesté. Nous le regrettons d'autant plus, qu'en voyant disparaître des ressources qui devaient permettre de vivre sans faire un appel au crédit, du moins de sitôt, nous voyons les difficultés ou même l'impossibilité d'y avoir recours, et nous nous demandons sur quoi on compte pour sortir de cette difficulté bien plus grande, à mon avis, que les bandes qui circulent sur un vaste territoire. Je suis obligée de finir à cause du courrier; en finissant, j'espère que Votre Majesté comprendra le sentiment qui me fait agir.

L'Empereur me charge de le rappeler à votre bon souvenir, et croyez, madame, aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute affectionnée sœur

Eugénie.

Compiègne, le 30 novembre 1865.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Brouillon
signé et corrigé, 8 décembre 1865.

Monsieur mon frère,

La réputation qui précédait M. Langlais me faisait désirer vivement l'arrivée de cet homme d'État; j'ai pu me convaincre, en le voyant de près, combien ses capacités et son expérience doivent être utiles à mon gouvernement, aussi je ne saurais trop remercier Votre Majesté du choix qu'Elle a fait en cette circonstance et la nouvelle preuve d'amitié qu'elle m'a donnée. Malheureusement M. Langlais se trouve assez gravement malade depuis un mois et ce fâcheux contretemps nous prive pour quelques jours encore d'un concours précieux.

Afin d'éclairer Votre Majesté sur la situation financière du pays, je Lui adresse deux rapports traitant cette question. Le premier a été établi par M. Castillo actuellement ministre des affaires étrangères et qui a dirigé les finances comme secrétaire de Hacienda du temps de la régence d'abord et ensuite pendant mon gouvernement jusqu'à l'arrivée de M. de Bonnefonds; le second est l'œuvre de M. César, secrétaire actuel de Hacienda. J'ai fait mettre ces rapports à M. Langlais, avec tous les documents concernant la question, afin qu'il puisse acquérir toute la lumière désirable sur la situation des finances dans les derniers temps et dans le moment actuel.

Les lois, décrets et règlements qui forment l'organisation de l'Empire sont maintenant réunis et forment un code facile à consulter, je vous transmets les cinq premiers volumes qui seront très prochainement suivis de deux autres, dont la reliure n'est pas terminée. Je vous prie de ne voir dans ces travaux qu'un premier plan et de les examiner avec indulgence; le temps et l'expérience m'amèneront, sans nul doute, à y apporter de nombreux perfectionnements, mais il me fallait avant tout une base qui me fournisse un point d'appui pour gouverner avec décision et énergie.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au bon souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté le bon frère

Maximilien.

Palais de Mexico, le 8 décembre 1865.

A Sa Majesté
l'Empereur des Français.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 14 décembre 1865.

Madame et très chère sœur,

Le courrier d'aujourd'hui apprendra à Votre Majesté la perte cruelle qu'elle vient de faire. Si elle frappe douloureusement Votre cœur, Votre Majesté du moins peut puiser quelques consolations dans les regrets unanimes qui inspirent en Europe la mort d'un souverain si justement respecté.

L'Empereur et moi nous associons plus particulièrement à votre douleur. Je vous prie d'accepter l'expression de notre vive sympathie et de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

Compiègne, le 14 décembre 1865.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Chapultepec, 27 décembre 1865.

Monsieur mon frère,

On m'annonce de Paris que Votre Majesté désire que l'organisation des troupes nationales puisse s'effectuer rapidement, d'un autre côté vous m'écriviez dans votre aimable lettre de Biarritz du 14 septembre, que M. Jumel de Noiceterre vient de me remettre, qu'il faudrait chercher à augmenter les troupes autrichiennes, pour pouvoir retirer ainsi au fur et à mesure les troupes françaises et ôter par ce moyen tout prétexte de plainte au gouvernement de Washington. Ces idées me paraissent heureuses, comme toutes celles qui émanent de la haute intelligence de Votre Majesté, mais avant de prendre cette mesure qui nous fait entrer dans une nouvelle voie, il faut, je crois, envisager franchement la situation actuelle du pays, car les illusions en politique ont toujours été fatales. Votre Majesté n'a pas toujours été suivie dans ce pays, comme Elle le mérite et moi, comme son meilleur et son plus honnête ami, je dois lui parler ouvertement sur ce sujet. Au point de vue politique, des agents spéciaux ont pu chercher à importer au Mexique de rigoureuses idées financières, mais ils n'ont jamais cherché à apporter à une situation toute particulière les remèdes héroïques qu'elle nécessite. Aujourd'hui, nous n'avons plus affaire à un financier exclusif, l'homme d'État est derrière, je suis donc convaincu que les mesures qui me seront proposées par M. Langlais auront, avec une rigoureuse exécution, des résultats efficaces pour nos deux pays. Pour développer les ressources

et en rendre le recouvrement facile, pour que ces ressources même ne soient pas en partie absorbées, il faut que l'Empire soit pacifié. J'aborde ici le point de vue militaire. Or, nous avons au Mexique 60 000 hommes sous les armes, ils ont à réduire 16 000 dissidents ou guerilleros, comme vous le verrez par la carte ci-jointe, qui est de toute exactitude. C'est là un problème à la solution duquel il est urgent d'arriver sans retard, parce que la guerre cause la ruine du trésor mexicain, en dépensant 60 millions par an. L'observation judicieuse du représentant de Juarez en Europe, M. Jésus Teran, que j'annexe à cette lettre, fait bien ressortir la nécessité de mettre à tout prix un terme à la lutte. On serait tenté de croire que la formation d'une armée nationale n'est pas aisée, puisque le maréchal, chargé de cette organisation par un décret signé deux jours après mon arrivée dans la capitale, n'a pas obtenu de résultats. Jamais la bonne volonté d'atteindre ce but important ne m'a manqué; j'ai demandé des généraux français : Brincourt, L'Hériller, plus tard le colonel La Jaille; j'ai demandé des officiers français pour coopérer à cette tâche, je n'ai pu les avoir et j'ai dû, en désespoir de cause, recourir au général de Thun, quoique je n'eusse dans cette combinaison qu'une confiance limitée. D'un autre côté les régiments, les bataillons, les batteries, qui ont été en voie de formation, n'ont pas pu se développer parce que les ordres subits ont dispersé leurs éléments dans des mouvements militaires divergents. C'est à ces causes qu'il faut attribuer en grande partie l'absence d'une armée nationale que je désire plus que qui que ce soit. J'ai signalé à Votre Majesté tous les dangers que créait à mon gouvernement la prolongation de la guerre civile et cette question Votre Majesté peut l'apprécier par l'examen de la carte que je lui adresse. J'ai insisté sur la nécessité d'une prompte pacification pour arriver à l'équilibre des finances, à cet égard M. Langlais a sous les yeux des documents significatifs qui ne compromettent nullement la responsabilité financière du gouvernement mexicain. Dans de pareils ordres d'idées, comment expliquer le renvoi précipité des troupes en Europe, en contradiction avec la volonté de l'Empereur des Français et des traités que nous avons signés et cela dans un moment où il y avait des dissidents à deux heures de la capitale? Comment expliquer le système d'envoyer des troupes dans des points importants et de les retirer huit jours après, en sacrifiant toutes les personnes qui s'étaient déclarées pour l'empire; combinaison fatale qui a eu lieu trois fois de suite à Monterey sur la frontière en face des Yankees et qui, à Chihuahua, a étouffé les germes de bon gouvernement que le général Brincourt avait fait fructifier dans une occupation de quelques jours? On serait presque induit à supposer que l'on veut montrer à l'Empereur l'incapacité du gouvernement mexicain et

amener la France à des mesures d'extrême rigueur sous prétexte que le Mexique est ingouvernable. Il m'est revenu même qu'une comparaison aurait été faite entre le protectorat des îles Ioniennes et le sort réservé au Mexique. Une semblable hypothèse n'a pu me toucher, je sais trop bien qu'un protectorat de cette nature ne conviendrait ni à vous ni à moi et rendrait nos deux positions insoutenables. Aussi je ne la signale que pour éclairer Votre Majesté.

J'ai montré par les documents, que je vous ai envoyés par le dernier courrier, que nous aurions pu être, en janvier 1865, sans déficit et que ce sont seulement les opérations de guerre qui ont amené l'état déplorable de nos finances. Si d'autres mesures ont grevé le budget et n'ont pas toujours mérité l'approbation, d'où vient l'insistance qui m'a moralement contraint à faire un fâcheux arrangement avec Jecker, arrangement auquel je ne me suis naïvement résolu que parce que j'ai cru rendre un service réel à mon meilleur ami, à l'Empereur Napoléon.

Je le dis franchement à Votre Majesté, cette situation est difficile pour moi ; j'ajoute en bon et fidèle ami : elle est dangereuse pour vous et pour moi, pour vous parce que votre glorieux nom en souffre, pour moi parce que mes intentions, qui du reste sont les vôtres, ne peuvent se réaliser. Avec ces procédés militaires et financiers, la grande idée de la régénération du Mexique sera perdue ; sans ordre et sans économie dans les finances, avec un déficit toujours naissant, je ne puis gouverner. Avec des populations dont la confiance est à chaque instant ébranlée par une protection éphémère, je ne puis rien faire de stable, car chacun sait qu'au retour des guerilleros tout individu qui se serait déclaré pour l'empire sera pendu ou fusillé sans merci et on se garde bien alors de manifester ses sympathies pour un gouvernement incapable de défendre ses sujets. On peut craindre également, à un autre point de vue, que la légitime réputation des troupes étrangères ne souffre quelque atteinte de ces manœuvres dont l'utilité n'est pas suffisamment justifiée. Il n'est pas jusque dans les questions les moins importantes où je n'aie à lutter contre de fâcheux contretemps. Dans l'affaire de la famille Iturbide, la mère du jeune prince, une Américaine à demi folle, a été tout à coup rappelée à Mexico qu'elle avait quitté satisfaite et les deux oncles, deux ivrognes, ont été excités à se rendre à Paris et à Vienne pour y faire de l'esclandre et rendre mon gouvernement ridicule. J'ai pu heureusement apprécier plus sainement cette affaire que celle de Jecker ; M. Dano et ma famille à Vienne ont été prévenus à temps des intentions du gouvernement, intentions qui ont été justement appréciées des deux côtés.

Quoi qu'il en soit, ce qui me rassure pour l'avenir, c'est que rien ne saurait réussir à ébranler la confiance d'amitié intime qui règne

entre les deux empereurs. Si jamais on avait pu concevoir une semblable idée, je suis convaincu que ma franchise sans réserve dissiperait tous les doutes. En restant dans le même chemin, dans les mêmes plans, dans les mêmes vues, nous triompherons de tous les obstacles et cette malheureuse nation mexicaine bénira plus que jamais le nom glorieux de Napoléon III.

Du reste, le voyage de l'Impératrice seule sans escorte au Yucatan, où elle a trouvé, aux limites extrêmes de l'empire, l'accueil le plus sympathique et le plus cordial, fait voir quelles racines mon gouvernement a jetées déjà dans le cœur des populations même qui profitent le moins de notre action. Aussi j'ai la ferme intention de réaliser toutes les améliorations praticables. Si d'un côté la situation militaire fixe mon attention, de l'autre l'état financier de l'empire est en même temps l'objet de ma sollicitude. J'ai reconnu la nécessité d'opérer d'importantes réductions dans les dépenses et j'y suis résolu.

J'établirai également de nouveaux impôts ; des règlements seront faits pour que les fonds versés par les contribuables rentrent plus sûrement au trésor. Si Votre Majesté consent à aider le Mexique pendant le temps assez court qui sera nécessaire pour que ces réformes produisent leur effet, je ne doute pas que mon gouvernement, au bout de quelques mois, ne soit en état de satisfaire à toutes ses obligations. Telle est d'ailleurs l'opinion de M. Langlais et j'ai la plus grande confiance dans la sagesse de ses appréciations.

Il est un point encore sur lequel je dois éclairer franchement Votre Majesté, dans la crainte que des renseignements inexacts ne puissent l'induire en erreur et la conduire à une mesure fatale.

La presse européenne donne à entendre depuis quelque temps que Votre Majesté aurait l'intention de faire connaître publiquement que dans un temps très court elle retirera ses troupes après un arrangement analogue, dit-on, à la convention du 15 septembre. Je dois dire à Votre Majesté qu'une telle déclaration déferait en un jour l'œuvre que trois ans d'efforts ont créée péniblement, et que l'annonce d'une semblable mesure, jointe au refus des États-Unis de reconnaître mon gouvernement, suffirait pour faire crouler toutes les espérances des gens de bien et anéantir sans retour la confiance publique. La lettre ci-jointe du général de division Parrodi, et la note du colonel Duran ne laisseront aucun doute à ce sujet dans l'esprit de Votre Majesté. Il y a plus : l'honneur de l'armée française subirait lui-même dans l'opinion de toute l'Amérique une grave atteinte, car on ne manquerait pas d'attribuer sa retraite précipitée à un tout autre motif. Le temps est un auxiliaire indispensable dans la régénération d'un peuple bouleversé pendant un demi-siècle et chez lequel seize mille guerilleros sont encore en armes et

répandus sur presque toute la surface du pays. La nation mexicaine ne désespère pas de l'avenir parce qu'elle sait que Votre Majesté a formellement déclaré que ses troupes n'évacueraient le Mexique que lorsque leur commandant en chef aurait pacifié le pays et détruit toute résistance; lui apprendre aujourd'hui le contraire, serait jeter l'alarme la plus vive et amener les conséquences les plus funestes.

Pour obtenir un accord complet, seul moyen d'éclaircir la situation, j'ai fait part à Votre Majesté dans cette lettre de mes appréciations les plus secrètes; or je vous prie de me rendre franchise pour franchise en me faisant connaître, en véritable ami, toutes les fautes que j'ai commises et en me donnant ses conseils, dont je suis toujours fier, parce qu'ils émanent de la première capacité de notre siècle et d'un ami que j'ai aimé dès le premier jour que j'ai eu le bonheur de le connaître. Pour plus de sûreté, je vous envoie cette longue épître par un ami bien fidèle, M. Loysel, qui est, comme Votre Majesté le sait, le chef de mon cabinet militaire. C'est un homme qui connaît toutes mes intentions, qui a suivi tous mes pas depuis que je suis au Mexique, qui a touché du doigt tous les obstacles avec lesquels j'ai à lutter. C'est par la voie de M. Loysel, qui doit bientôt retourner, que j'espère que vous aurez la bonté de me communiquer, avec cette franchise qui m'est si chère, vos appréciations, vos bons conseils, vos idées sur la manière de sortir de la situation pleine d'embarras dans laquelle nous nous trouvons. Je donne en même temps à M. Loysel l'ordre de chercher en Europe des instruments utiles; quelques intelligences comme M. Langlais pour m'aider dans la lourde tâche du gouvernement, puisque ce sont surtout les instruments qui nous manquent dans ce malheureux pays qui a été abruti pendant trois siècles et bouleversé convulsivement pendant les cinquante dernières années. On ne peut pas constituer exclusivement un gouvernement avec des Européens au Mexique, car ce serait déchaîner une autre fois la révolution, mais on peut mettre dans ses rouages des pivots comme M. Langlais et alors la machine commencera à fonctionner avec plus de régularité et de vitesse. Mais tous ces instruments n'aboutiront à rien si la machine militaire n'est pas montée à l'unisson; ils s'inutiliseront comme les Budin, les Costa, les Bonnefonds, etc., etc. Je prie Votre Majesté de me rappeler au bon souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté
le bon frère

Maximilien.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 1^{er} janvier 1866.

Madame et très chère sœur,

L'année qui vient de s'écouler sera tristement marquée pour Votre Majesté, puisse celle qui entre apporter des consolations et un adoucissement à son chagrin! L'Empereur et moi unissons nos vœux pour la prospérité de Vos Majestés et celle de leur empire.

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original,
15 janvier 1866.

Monsieur mon frère,

Ce n'est pas sans un sentiment pénible que j'écris à Votre Majesté, car je suis obligé de lui faire connaître la détermination que j'ai dû prendre, en présence de toutes les difficultés que me suscite la question mexicaine.

L'impossibilité de demander de nouveaux subsides au Corps législatif pour l'entretien du corps d'armée du Mexique et celle où se trouve Votre Majesté de ne pouvoir plus y contribuer elle-même, me forcent de fixer définitivement un terme à l'occupation française. A mes yeux, ce terme doit être le plus rapproché possible.

Cependant je vous envoie le Baron Saillard, afin qu'après avoir pris l'avis du Maréchal Bazaine, il s'entende avec Votre Majesté pour déterminer les époques du rappel successif de mes troupes de manière qu'il ne se fasse pas brusquement, que la tranquillité publique ne soit pas compromise et que les intérêts que nous avons à cœur de sauvegarder ne soient pas mis en péril.

Il demeure entendu, d'ailleurs, que la légion étrangère restera encore pendant quelques années au service de Votre Majesté.

Si, comme je n'en doute pas, vous montrez l'énergie nécessaire dans cette circonstance difficile, si vous organisez solidement votre armée nationale et étrangère, si en réalisant toutes les économies possibles vous trouvez moyen de développer les ressources de votre empire, je crois que votre trône se raffermira, car le départ de nos troupes pourra être un affaiblissement momentané, mais il aura cet avantage d'ôter aux États-Unis tout prétexte d'intervention.

J'ai fait écrire au Maréchal Bazaine et à M. Langlais pour qu'ils aident Votre Majesté de leurs conseils et de leurs appuis.